Bulletin Amades

Anthropologie Médicale Appliquée au Développement Et
à la Santé

72 | 2007
72

Hacina Zermane, Myriam Mascarello, Sheh ! Bien fait pour toi !

Préface de Line Renaud, Editions des femmes, 2006

Sandrine Musso

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/amades/60>

DOI : 10.4000/amades.60

ISSN : 2102-5975

Éditeur

Association Amades

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 3-4

ISSN : 1257-0222

Référence électronique

Sandrine Musso, « Hacina Zermane, Myriam Mascarello, Sheh ! Bien fait pour toi ! », *Bulletin Amades* [En ligne], 72 | 2007, document 2, mis en ligne le 29 juillet 2008, consulté le 20 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/amades/60> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/amades.60>

Ce document a été généré automatiquement le 20 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Hacina Zermane, Myriam Mascarello, Sheh ! Bien fait pour toi !

Préface de Line Renaud, Editions des femmes, 2006

Sandrine Musso

RÉFÉRENCE

Hacina Zermane, Myriam Mascarello, *Sheh ! Bien fait pour toi !*, préface de Line Renaud, Editions des femmes, 2006

- 1 Comme cette rubrique du bulletin l'a maintes fois montré, les récits et témoignages de personnes malades sur le vécu, à la fois existentiel identitaire et social, de leur traversée de l'expérience de la maladie constituent un matériau anthro-pologique extrêmement riche. C'est encore le cas de ce petit livre, publié en 2006 par Hacina Zerhmane et co-écrit avec l'aide d'une journaliste. Nous entrons avec cet ouvrage dans la restitution de l'itinéraire de vie, de soins et de sens, d'une jeune femme née en Algérie en 1972, et arrivée dans l'enfance en France. Apprenant sa séropositivité en 1991, Hacina fait d'abord état de la « sidération » qui suit cette annonce. Elle est alors jeune mère du premier enfant qu'elle a eu avec son mari, Malien sans-papiers qui, à cette époque, vient d'être expulsé vers son pays d'origine. Elle n'a eu qu'un partenaire sexuel dans sa vie, pourtant mouvementée, entrecoupée de fugues et placements dans divers foyers d'accueil depuis son adolescence. Comme pour toute annonce de maladie grave, elle a alors le sentiment d'un délitement du monde, et se pose la question du « pourquoi moi ? ». Elle dira au médecin : « "Sida. Oui et alors ? C'est quoi ?" Je ne connais cette maladie que de nom. Et pour moi elle concerne seulement les toxicomanes » (p. 10). Au sein de la trajectoire qui va dès lors être la sienne, deux axes éminemment liés peuvent néanmoins être distingués : faire admettre la réalité de sa maladie à un entourage qui la nie, et l'admettre elle-même. Sa mère et ses frères lui

renvoient qu'il est impossible qu'elle soit réellement malade : comment penser une maladie qui ne se voit pas ? Comment « desceller les barreaux de la chouma (honte) et du mektoub(destin). Je ne voulais ni de la honte ni de la fatalité. Le plus dur c'est de se taire.» (p.15). C'est pourquoi, nous livre Hacina « Il m'a fallu 10 ans pour oser parler de ma maladie à ma famille » (p.16). Son mari, à qui elle fait part de sa séropositivité quand elle réussit à le ramener en France après être allée le chercher elle-même au Mali, ne veut pas faire de dépistage et nie quant à lui l'existence de cette « maladie des Blancs ». Au-delà de faire admettre son affliction à son entourage, Hacina témoigne aussi de ses difficultés à s'inscrire dans un « suivi » et de l'ambivalence de ses relations à l'institution médicale. Elle sera ce que l'hôpital nomme une « perdue de vue », puis une patiente « non observante », car elle peine à donner du sens à son traitement en dehors de ses grossesses. Elle finira par se séparer de son mari après avoir eu quatre enfants (tous séronégatifs) avec lui, quand il prendra une seconde femme, jeune voisine fille d'une famille malienne de l'immeuble de la cité d'Aulnay où ils résident. Au terme d'un long et complexe itinéraire thérapeutique, passant par un recours à des taleb puis par une adhésion ponctuelle à la secte Raël, elle trouvera soutien et écoute, d'une part auprès d'un frère évangéliste, puis dans le tissu associatif, en poussant notamment la porte d'Ikambere, première association en Ile de France dédiée aux femmes africaines séropositives. « Ikambere recolle les mille morceaux de mon identité éclatée. Dans cette maison accueillante, je peux être à la fois une malade qui souffre, une adulte qui s'informe, une petite fille qui s'épanche ou une jeune mère qui prend soin d'elle. Pour la première fois, je trouve ma place en tant que femme, Maghrébine et Africaine d'adoption. Jusqu'ici je me suis toujours sentie isolée, singulière, décalée dans les associations de lutte contre le sida que j'ai tenté de fréquenter. Dans les années 90, on y rencontre surtout des hommes, souvent homosexuels et toxicomanes. Notre maladie est la même mais notre corps, notre façon de vivre sont trop différents » (p.79).

- 2 De la complexité des maux que recouvre la technicité du jargon médical, à l'instar de celui de « perdu de vue », de la détresse au processus d'individuation corrélé à l'acceptation d'un statut sérologique, du passage du « je » malade, à l'« entre-nous » de l'association de femmes vivant avec le virus, ce petit livre lève le voile sur l'univers contemporain et trop souvent caricaturé, de l'expérience d'une femme issue de l'immigration face au sida.